

**Actes de l'Université d'été de la bande dessinée. 10-13 juillet 2006 :**  
**La Bande dessinée, bien ou mal culturel ?**  
**Hors série *Neuvième art*, juillet 2007**  
**Centre national de la bande dessinée et de l'image**

80 p.

15 €

**E**n 2006, pour la première fois le CNBDI organisait une université d'été en partenariat avec d'autres structures angevines, les actes paraissent un an après, au moment de la deuxième édition. Ils sont dédiés à Yvan Delporte, le magnifique créateur qui a tant œuvré dans les pages de *Spirou* notamment, disparu depuis. Pendant trois journées, auteurs, éditeurs, spécialistes, amateurs, ... ont discuté dans un charmant château, reposant la question (que l'on aurait pu croire réglée...) du statut culturel de la bande dessinée. Alors, le « Neuvième Art », reconnu ou pas ? Valorisé ou pas ? Bien culturel ou marchandise de supermarché ? Œuvre de création ou « petit miquet » (si tant est que la question ait un sens...) ? Et la critique, et les courants d'études : amateurs ignorants ou doctes universitaires aux savoirs construits ? Il y avait incontestablement de la redite comme de la provocation dans le sujet, mais c'est inhérent à la nature de la BD, média populaire tardivement identifié comme autonome, plus récemment encore qualifié d'art, encore plus récemment objet d'enseignement, d'étude, de conservation... du moins sous nos longitudes – les situations américaines, japonaises et coréennes étant sensiblement différentes. Et c'est bien tout l'intérêt de cette rencontre interprofessionnelle que de faire le point sur ces questions de fond, après dix ans de croissance exceptionnelle du marché, de vitalité éditoriale, à un moment où chacun attend avec angoisse la « crise obligatoire de surproduction » qui se refuse à venir, fait face à l'invasion manga, et constate les avancées comme les blocages culturels concernant la bande dessinée. Quelle place occupe la bande dessinée ? La réponse – ou du moins certains éléments – est apportée à travers le point de vue du marché, de la

pratique, de la création, de l'édition, de la place dans la société, à travers les exemples des médias comme de l'éducation nationale, et, pour finir, du lectorat (partenaire régulièrement oublié dans les études). À côté de la synthèse éclairante de Jean-Pierre Mercier, rappelant les données économiques et leur échelle somme toute modeste, les tables rondes sont particulièrement riches, notamment par la confrontation des points de vue franco-belges et étrangers. Ainsi de l'Espagne, représentée par Altarriba, du Royaume-Uni par Paul Gravett, qui incitent en même temps à la modestie et à la satisfaction. L'habituelle confrontation auteurs / éditeurs évite ici le schématisme de l'opposition création/marketing pour entrer dans la complexité de ces métiers et des désirs esthétiques. Jean-Christophe Ogier dirige un débat sur le positionnement et le rôle du journaliste, souvent critiqué et incompris, qui bat en brèche certains clichés. La question de l'enseignement de la BD rencontre à nouveau ce problème de la création artistique et de ses recettes, commun à tout art. C'est dans l'approche sociologique convoquée par Gilles Ciment, lecteur de Bernard Lahire, et par Jean-François Hersent, sur le lectorat, que l'on retrouve les malentendus et les fragilités de la notion de statut culturel. Le rappel de l'entrée en légitimité va avec l'effondrement des légitimités culturelles actuelles ou leur déplacement, ce qui laisse la BD dans un entre-deux, phénomène que l'on retrouve dans la pratique, où la BD est une pratique faible (mais comme la lecture elle-même), à la fois battue en brèche par l'univers culturel multimédia et régénéré par le phénomène manga notamment. La faiblesse des études appelle cependant plus de questions qu'elle ne permet de tirer de conclusions, mais le tableau d'ensemble correspond bien à celui d'une pratique appuyée sur des socles de pratiquants fidèles, mais de plus en plus marqués dans les nouvelles générations par l'éclectisme et la volatilité de la pratique. Loin d'un jugement en bien ou en mal, c'est donc plutôt la question de l'avenir qui hantait les intervenants et qui ressort de ces débats stimulants.

Olivier Piffault